

Jerry Potts : guide, interprète et diplomate

Métis, polyglotte, guerrier redoutable, fin négociateur et grand chasseur devant l'Éternel, Jerry Potts campe un de ces personnages bigarrés dont la cavalcade héroïque a forgé la légende des plaines de l'Ouest.

Par Jean Delisle, *term. a., trad. a.*

Son nom indien, *Ky-yo-kosi*, signifie « enfant de l'ours ». Né vers 1837 et orphelin de père à deux ans, Jerry Potts connaît une vie difficile à une époque où, dans le Montana et en Alberta, les meurtres, les vols, l'exploitation et l'ivrognerie sont un véritable fléau. Son père est un Écossais que la traite des fourrures attire dans l'Ouest, sa mère, une jeune Indienne de la nation des Gens-du-Sang (les *Bloods*).

Potts a eu deux pères adoptifs. Le premier, cruel et brutal, le maltraite et finit par l'abandonner. Le second, plus doux et plus humain, Andrew Dawson, est un trafiquant de l'American Fur Company au Fort Benton (Montana). Outre l'anglais, il lui enseigne à lire et à écrire. Il le laisse côtoyer les Indiens qui viennent au poste de traite dans l'espoir qu'il se familiarise avec leur langue et leur mode de vie. Ce qu'il fait. Doué d'un esprit vif et d'une bonne mémoire, le jeune métis apprend plusieurs langues autochtones.

De 1869 à 1874, Potts, de nature taciturne et solitaire, travaille comme chasseur pour divers trafiquants de whisky. Au cours de cette période tumultueuse, il acquiert une renommée de fin stratège et de redoutable guerrier, notamment en raison de la précision mortelle de son tir et de sa bravoure. Les récits des batailles où il s'est illustré sont quasi légendaires. Il a à peine 23 ans lorsqu'il commet son premier meurtre, un Canadien français du nom d'Antoine Primeau à l'occasion d'une beuverie. Par devoir filial, il tuera le meurtrier



de sa mère et de son demi-frère. Lors d'un de ses nombreux combats épiques, l'enfant de l'ours abat des dizaines de guerriers ennemis des Pieds-Noirs et rentre au camp avec seize scalps. C'est à coup de fusil et à l'arme blanche que se règlent les conflits à l'époque. Superstitieux comme ses congénères, Potts se croit investi de pouvoirs surnaturels lui conférant l'invincibilité.

Éclaireur, guide et interprète

Les violences entre les nations indiennes de même que les tueries fratricides et intertribales qu'engendre le trafic du whisky poussent le gouvernement du Canada à former, en 1873, le corps de la Police à cheval du Nord-Ouest, connu aujourd'hui sous

le nom de Gendarmerie royale du Canada. Pacifier l'ouest du pays s'imposait.

Le premier contingent de tuniques écarlates se rend dans l'Ouest en 1874 sous les ordres de G. A. French. Au Fort Benton, le commissaire fait la connaissance de Potts, dont on lui vante les mérites. Il l'embauche aussitôt comme éclaireur, guide et interprète moyennant un salaire de 90 \$ par mois. C'est un choix judicieux. Doué d'un sens de l'orientation exceptionnel — il le prouvera dans maintes circonstances difficiles —, Potts connaît comme le fond de sa poche la topographie du vaste territoire à surveiller. Bien au fait des us et coutumes des Indiens et des métis, il a aussi une connaissance intime de leur mentalité.

C'est Potts qui organise les premières rencontres entre le commissaire adjoint J. F. Macleod et les chefs indiens. C'est même lui qui propose un emplacement stratégique pour l'érection du Fort Macleod dans le sud de l'Alberta, où la police établit son quartier général. Dans son rôle de diplomate et d'interprète, Potts savait établir des relations d'amitié et de confiance entre les diverses parties en présence. Toute sa vie il sera fidèle à sa double allégeance : s'il s'habille habituellement comme les Blancs, il passe le plus clair de son temps parmi les siens. Il habite d'ailleurs dans un campement à l'extérieur du Fort Macleod.

Jerry Potts travaillera pour la Police montée pendant vingt-deux ans. Cet homme « de petite taille, aux

jambes arquées, au regard noir et perçant » dirige au début la plupart des patrouilles importantes, tout en formant les éclaireurs destinés à prendre la relève. Il contribue pour beaucoup, en 1877, au succès des négociations du traité n° 7 par lequel les Autochtones cèdent leurs terres au gouvernement du Canada et acceptent de vivre dans des réserves. Lors de la Rébellion du Nord-Ouest en 1885 (l'affaire Riel), il parvient à obtenir la neutralité des Pieds-Noirs et à éviter un bain de sang, grâce à ses talents de négociateur et à l'ascendant qu'il exerce sur ce peuple.

Une performance inégale

En tant qu'interprète, Jerry Potts se fait remarquer par son laconisme et par les jurons et grivoiseries dont il émaille ses interprétations. Certaines de ses prestations sont parfois moins intelligibles que les énoncés originaux en langue indienne. « *His English was weird, rapporte un officier, particularly if he had had a few jolts of his favourite toddies.* » Il faut le dire : Potts a eu, sa vie durant, le gosier en pente. Il avait, dit-on, « une soif insatiable qui aurait fait l'envie d'un chameau ». En état d'ébriété avancé, il faillit tuer un policier qu'il prit pour un ennemi.

Un jour, une bande d'Indiens émaciés par la famine arrive au Fort Macleod et leur chef se lance dans une longue et pathétique harangue. Devant le mutisme de son interprète, le colonel Macleod, impatient de connaître la teneur du discours, lui demande : « Qu'est-ce qu'il dit ? » Potts lui fit pour toute réponse : « *He wants grub!* ». Il était à peine plus

prolix lorsqu'il interprétait de l'anglais vers les langues autochtones.

En d'autres occasions, la performance inégale de l'interprète était une source d'embarras pour les forces de l'ordre. Lorsque le lieutenant-gouverneur des Territoires du Nord-Ouest David Laird vint signer un traité avec la Confédération des Pieds-Noirs, il voulut plaire aux Autochtones en leur adressant un discours de bienvenue dans un style fleuri. Au bout d'un moment, il fit une pause pour que Potts interprète ce qu'il venait de leur dire. Celui-ci se leva et, se tournant calmement vers Macleod, lui dit : « *I don't understand a damn word he said.* » Le colonel sauva la situation en faisant appel à un autre interprète métis.

Honnêteté, bravoure et loyauté

Dans les années 1890, Jerry Potts devint moins utile à la police. Bien qu'il fût affaibli par la tuberculose et malgré son penchant pour la dive bouteille, le corps policier le gardait néanmoins à son service. On appréciait toujours ses talents de guide, d'éclaireur et d'intermédiaire de même que son honnêteté, sa bravoure et son indéfectible loyauté.

L'interprète finit ses jours entouré de sa famille sur son ranch dans une réserve de Peigans, à l'ouest du Fort Macleod. Il mourut en 1896 d'un cancer de la gorge. L'abus de whisky n'est pas étranger à cette fin prématurée.

Dans *Mon pays métis* (2008), John Saul rend hommage à l'interprète : « Potts a joué un rôle stratégique dans les relations entre le gouvernement et les Autochtones[...]. S'il

avait été de race blanche, on l'aurait décoré et on lui aurait érigé plusieurs statues. Il est inscrit dans la mémoire collective, mais comme un personnage coloré plutôt que comme un bâtisseur de la province. Pourtant, les Albertains lui doivent davantage qu'aux policiers, politiques, spéculateurs et autres hommes d'affaires souvent cités comme héros. » (p. 47-48)

Est-ce pour réparer partiellement cette injustice que la Société canadienne des postes émit en 1992 un timbre à l'effigie de Jerry Potts? ☺

Lectures complémentaires

FARDY, Bernard D. (1984), *Jerry Potts, Paladin of the Plains*, Langley, Mr. Paperback, 144 p.

SEALEY, D. Bruce (1980), *Jerry Potts*, Don Mills, Fitzhenry & Whiteside, 64 p.

TOUCHIE, Rodger (2005), *Bear Child. The Life & Times of Jerry Potts*, Victoria, Heritage House, 336 p.





Eric Bellandras
 Chargé de projets
ebellandras@gticanada.com

TEL: (514) 837-6122
 sans frais 1 877 627-6122

465, RUE MCGILL, BUREAU 1000
 MONTRÉAL (QUÉBEC) H2Y 2H3
gticanada.com